



TÉMOIGNAGE DE ADRIEN CUGNASSE

JOURNALISTE HIPPIQUE



Adrien
Cugnasse

QUEL EST VOTRE PARCOURS PROFESSIONNEL ?

Une formation type ? Absolument pas ! La preuve... : « Je n'étais pas très scolaire, mais j'ai tout de même fait une classe préparatoire à l'Agro puis un DUT Génie Biologique. Je passais le plus clair de mon temps auprès des chevaux. Pendant les vacances, j'allais travailler chez des éleveurs qui me permettaient de monter en retour. J'ai pu engranger des connaissances et approfondir ma culture équestre. C'est pendant cette période – où j'ai énormément lu, pratiqué et posé beaucoup de questions - qu'est née ma passion pour les pedigrees et l'histoire de la filière cheval.

A l'âge de 17 ans, on m'a proposé de rédiger mon premier article. Je n'avais pas vraiment envisagé une telle opportunité, mais c'était une manière de valoriser mes connaissances et je me suis alors lancé ! Ce fut le début d'un apprentissage empirique. J'ai rapidement compris que j'aimais trouver des idées d'articles et les voir se matérialiser sur papier.

Ensuite, j'ai eu différents emplois dans le monde équin tout en rédigeant des piges en parallèle pour diverses publications en France et à l'étranger. En 2011, j'ai décroché un emploi au service événementiel de la Fédération Française d'Équitation (FFE).

En 2014, j'ai intégré à temps plein la rédaction de Jour de Galop. Même si j'avais déjà une décennie d'activité en tant que pigiste, c'est vraiment à partir de cette date que j'ai appris mon métier au contact de grands professionnels français et étrangers. Ce fut une période de travail intense mais aussi très stimulante. Au départ, secrétaire de rédaction, je suis ensuite devenu journaliste et enfin rédacteur en chef adjoint. Je suis également rédacteur en chef d'un mensuel que nous éditons en parallèle du quotidien. Le journalisme équestre ou hippique ne nécessite donc pas de formation particulière ou de diplômes précis, même s'il est toujours précieux d'avoir pu passer par une école de journalisme.

La motivation, la curiosité, la culture équestre ou hippique et l'envie sont les clefs de la réussite !

POUVEZ-VOUS NOUS DÉCRIRE UNE JOURNÉE TYPE ?

Environ les deux tiers de mon temps sont occupés par l'écriture, les recherches, les déplacements aux courses et aux ventes. Le tiers restant se répartit de deux manières différentes. Deux jours par semaine, lorsque la rédactrice en chef est absente, je fais office de rédacteur en chef. Dans ce cas, j'édite les papiers et je supervise le travail de la relectrice et de la maquettiste. Le reste du temps, soit trois jours par semaine, je suis rédacteur en chef adjoint. Cela implique des activités d'encadrement et d'animation de la rédaction, comme la mise en place d'un retro-planning des papiers pour les 7 et 14 jours suivants.

En tant que journaliste, je suis amené à suivre quotidiennement les courses et les ventes de sélection à travers le monde. Cela implique dans mon cas l'étude permanente des pedigrees des meilleurs chevaux internationaux car je supervise la rubrique « élevage » du quotidien. Mais j'ai aussi l'opportunité d'écrire sur tous types de sujets (politique, économie et histoire de la filière, actualités...). Sur une année, je suis approximativement 2 mois cumulés en déplacement : pour les ventes aux enchères, mais aussi pour des compétitions en France comme à l'international (Turquie, Allemagne, Irlande, Angleterre, Maroc, Qatar, République tchèque, Italie, Émirats arabes unis...)

QUELS CONSEILS DONNERIEZ-VOUS À UN JEUNE QUI SOUHAITERAIT SE LANCER ?

On assimile souvent le journalisme hippique au pronostic. Or ce n'est pas la même chose. C'est un métier à part qui fait appel des qualités différentes. Les pronostiqueurs qui écrivent dans les publications destinées aux parieurs sont souvent eux-mêmes des joueurs avertis. C'est un exercice qui passe une approche presque scientifique des questions hippiques.

Pour les journalistes, c'est-à-dire les personnes amenées à rédiger des articles, je pense qu'il est nécessaire d'avoir lu un maximum de périodiques et de livres relatifs au sujet à traiter. C'est la base de la culture hippiques et équestres. On l'enrichit sur le terrain. Et il faut aussi prendre le temps de lire toutes les nouvelles publications. Personnellement je consulte – au minimum – deux publications anglophones de références tous les matins, ainsi que différents médias équestres et hippiques français, et au moins une fois par semaines des médias espagnols et allemands. Il est absolument nécessaire d'avoir des connaissances à jour et de prendre le temps d'apprécier la manière dont les autres ont traités l'actualité. On rencontre trop de jeunes aspirants journalistes qui pèchent par manque d'ouverture d'esprit ce qui leur ferme des portes. Il est important de rester ouverts à toutes les pratiques et univers de la filière cheval. Toutes les opportunités sont bonnes à saisir et avoir des connaissances transversales est un atout considérable. La spécialisation vient dans un deuxième temps.

Sans surprise, l'aisance à l'écrit est indispensable. Sans cela il est très difficile de passer à l'étape suivante, c'est-à-dire assimiler le style d'écriture journalistique. Rédiger de manière simple, claire et efficace... c'est un véritable apprentissage. Je pense qu'aujourd'hui, on ne peut plus exercer sans être capable de lire un journal spécialisé en anglais. Et pour espérer progresser dans ce métier, un anglais supérieur est indispensable. Sans être bilingue, je suis par exemple amené à réaliser des interviews en anglais toutes les semaines. Notamment par téléphone, ce qui constitue un vrai test de compréhension et d'expression orale. Et il y a aussi de nombreux emails à rédiger dans cette langue. Je comprends assez facilement l'espagnol et l'italien.

Les métiers des médias ont considérablement changé en l'espace d'une ou deux décennies. La charge de travail par journaliste s'est accrue. Nouvelles technologies aidant, il est nécessaire d'être désormais beaucoup plus polyvalents et disponibles. Être « multimédia » ; savoir-faire de la vidéo, de la photo, des podcasts est très valorisé et apprécié par les employeurs.

Nos horaires de travail s'adaptent à l'actualité. Et non l'inverse. Il faut aussi accepter de travailler le week-end et plus généralement dans les périodes où les autres se reposent ou profitent de leur loisir. On vit un peu en décalage.

Dans ce métier, on doit se démarquer par l'originalité et la qualité de son travail. Cela fait appel à une forme de créativité, notamment en ce qui concerne le storytelling. Il est bon de savoir faire preuve d'initiative en proposant de nouveaux angles, de nouveaux formats et de nouveaux thèmes. Il faut surprendre et accrocher le lecteur. Il accepte de payer si on lui propose une offre meilleure et différente de ce qu'il peut trouver sur les réseaux sociaux et sur les sites d'informations basiques.